

AUGUST STRINDBERG

CORRESPONDANCE

TOME I

(1858 - 1885)

« Je commence le bombardement ! »

Choix, traduction et présentation d'Elena Balzamo

« À LA MÉMOIRE DE ZULMA
VIERGE-FOLLE HORS BARRIÈRE
ET D'UN LOUIS »
TRISTAN CORBIÈRE

ZULMA
122, boulevard Haussmann
Paris VIII^e

LE GRAND AMOUR :
STOCKHOLM 1875-1876

La vie privée de Strindberg connaît aussi de grands bouleversements : la rencontre avec Siri von Essen, mariée à un officier, Carl Gustaf von Wrangel, débouche, après une courte idylle platonique à trois, sur une passion amoureuse qui entraîne le divorce de Siri et son mariage avec Strindberg. Parallèlement, il poursuit ses efforts pour se faire une place au soleil – des projets se succèdent...

15. *À Gustaf Wrangel Et Siri Von Essen*

Vendredi soir ! [le 25 juin 1875]

Épître à M. le baron et à Mme la baronne Wrangel !
(Chers amis.)

Je suis triste à mourir... Mais changeons de sujet !

P.-S. Demain, je vous remercierai de votre accueil,
etc.

Je dois à Mme la baronne la conclusion de notre conversation – ou discussion ; pour plus de clarté et à cause de ma façon de parler embrouillée, je reprends tout depuis le début.

Voici, me semble-t-il, comment ça a commencé. Vous avez mentionné votre ardent désir de devenir actrice, un désir inextinguible, perturbateur, qui ne vous laisse jamais en paix... (Ici, je dois introduire une parenthèse. Je vous prie d'oublier *qui* vous écrit cette lettre, sinon vous risqueriez d'être choqués par tant d'indiscrétion, d'insolence, etc. Imaginez-vous en train de lire un livre ; son auteur n'est pas l'écrivain, à ce jour raté, dont il m'arrive souvent de rougir de honte devant vous : oui, j'ai honte que vous comptiez parmi vos connaissances un auteur dont l'échec est notoire –

et c'est à cause de cette honte que je m'exprime par écrit ; j'aurais de la matière pour une étagère entière de livres, que j'écrirais, jour et nuit, dix vies durant, mais, entravé comme je suis, je regarde le temps passer, pendant que je reste couché ou assis ; j'entends ceux qui jadis avaient cru en moi : de plus en plus déçus, ils se disent, pour se consoler, que je suis devenu fonctionnaire, j'entends jubiler ceux qui me haïssent et – le pire de tout ! – j'entends ceux qui m'aiment secrètement, sans jamais oser l'avouer : eux aussi perdent leurs illusions et, au fond de leur cœur, pleurent celui qu'ils avaient cru pouvoir devenir leur porte-parole, défendre leur cause contre ces autres, ceux qui avaient détenu ou usurpé le pouvoir – alors, je suis comme un sourd-muet : incapable de parler, interdit de m'exprimer par écrit ! Parfois, debout au milieu de ma chambre, je me sens comme un prisonnier dans sa cellule, j'ai envie de crier à faire s'envoler le toit et s'écarter les murs ; j'ai tant de choses – à crier ; c'est pourquoi je me tais – ah, quelle drôle de parenthèse ! – sur ma personne.)

Vous avez dit que le désir de devenir actrice vous trouble depuis toujours. Or un individu troublé est un individu incomplet, qui ne sera jamais heureux, même s'il donne l'impression – comme vous le faites – d'être le bonheur personnifié. Me trouvant dans une situation semblable, je ne peux pas vous aider, mais je crois pouvoir vous suggérer un moyen de vous rendre plus heureuse – et en même temps plus malheureuse – que vous ne l'êtes. Le voici.

Premier chapitre.

Depuis les temps anciens, on considérait comme la première condition permettant à quiconque d'exercer une activité artistique la possession des ressources spirituelles qu'on désignait par un terme aujourd'hui périmé : le génie. On prétendait que l'individu en question devait posséder plus de sens que les cinq sens réglementaires, plus de facultés d'esprit que les trois universellement connues. De nos jours, cette conception passe pour erronée et obsolète ; pour ma part, je suis sûr et certain que jamais aucun soi-disant génie n'a osé se dire : je suis un génie !, pour la simple raison qu'il ne savait pas ce que c'était. La notion du génie a fait énormément de dégâts : elle a tué tant d'êtres qui auraient pu devenir quelque chose, mais qui n'avaient jamais osé se manifester, car ils ne pensaient pas posséder ce talisman. Le génie n'est autre chose que les ressources spirituelles tout à fait ordinaires qu'on arrive, par moments, à mobiliser au cours du travail. Autrement dit, un génie n'est génial qu'à l'instant où il est en train de créer. Impossible d'être un génie à longueur de journée ! Goethe écrivit cinq volumes d'idioties et seulement trois volumes d'œuvres géniales. Croyez-moi, je sais ce que je dis pour les avoir lus tous les huit ! C'est qu'il était obligé de composer des pièces de circonstance pour la cour. Oehlenschläger était dadais de façon permanente, son autobiographie le prouve et tous ceux qui l'ont fréquenté en témoignent. Goethe était de cet avis, de même C. F. Dahlgren et le

spirituel Fahlcrantz (cf. leurs lettres!). Poursuivons : le génie est une conjoncture heureuse de certaines circonstances. Le mordant de Voltaire avait pour origine un mal chronique incurable (les helminthes), il en tirait sa force ; et on peut affirmer que la sensibilité de Rousseau (l'homme le plus nerveux qui ait jamais existé, il disait lui-même être une femme), conséquence du détraquement de son système nerveux (cf. les terribles aveux dans ses *Confessions*), fut à l'origine de la révolution française.

(Selon les matérialistes, le génie, l'esprit de la création, le besoin de l'imitation – surtout dans les arts plastiques – sont les derniers avatars du singe (le gorille). Mais restons-en là!)

Avez-vous jamais rencontré un homme qui se croirait un génie et qui serait considéré comme tel par son entourage ? N'aligne-t-il pas des banalités aussi allégrement que n'importe quel autre ? trouvez-vous une élégance particulière à sa façon de s'exprimer ? use-t-il des mots spécifiques ? se distingue-t-il par un sens de l'humour ? est-il capable de retenir votre attention pendant plus d'une demi-heure ? éblouit-il, s'il lui arrive d'éblouir, durant plus de deux secondes ? possède-t-il la capacité d'enchanter durant plus de quatre minutes ? Tout un chacun peut le faire. Il existe (je vous assure !) des ânes qui se transforment en génies à l'heure du grog. Un demi-bock de punch crée un grand orateur ! (N.B. : les arts fondés sur des méthodes artisanales – peinture, musique, sculpture, etc. – n'entrent pas en considération ici (?).)

Deuxième chapitre.

Tous les êtres humains sont des génies. On pourrait diviser l'humanité en grands génies et petits génies. Les grands sont ceux qui bénéficient de cette appellation ; les petits, ceux qui n'y ont pas droit. Une faculté assidûment cultivée ou une éducation trop sélective peuvent également donner des génies. J'ai vu un idiot de huit ans réciter par cœur l'annuaire des adresses – dans ce domaine-là il était un génie !

Donc, rien de déshonorant à être un génie, mais rien de glorieux non plus. C'est une découverte démocratique, mais elle n'est pas nécessairement fautive pour autant ! N'est-ce pas un point de vue réconfortant ? N'est-ce pas une joie que de faire ainsi tomber quelques idoles ? On a renversé Louis XIV, Napoléon I^{er}, Henri IV, tandis que des nullités comme Wadman, ce chantre de la boue, ou comme Bellman, sont toujours debout. Moi, je préfère m'agenouiller devant dix colonnes de Vendôme plutôt que chanter les louanges de ceux-là !

Troisième chapitre.

Revenons à notre propos.

J'eus l'occasion d'observer une femme commune – j'entends par là un esprit profondément vulgaire, comme c'est le lot de certains –, négligemment vêtue et mal coiffée, se lever et se lancer dans une diatribe, qui dura... je dirais : une vingtaine de minutes – pendant

ce temps, cette femme fut grande ! Elle, qui ne savait pas dire deux mots sans proférer une banalité ou une grossièreté, dont l'âme n'était capable d'aucun envol, sauf quand elle était en colère, fit alors preuve d'une élévation d'esprit, voyant les choses en grand (ce qui ne lui était jamais arrivé auparavant), s'accompagnant de gestes non dénués de noblesse ; la scène se termina par des larmes. Admiratif, j'oubliai de me défendre, j'avais pourtant la raison de mon côté. Elle avait pour elle l'authenticité, car elle se croyait profondément offensée ; elle était fière et pleine d'indignation, mais pas méchante, elle parlait comme une mère qui défendrait son enfant victime d'une agression. Elle était une actrice – et une oratrice – pour une fois !

L'histoire de la littérature suédoise retient, parmi les ouvrages de l'époque médiévale, une *Lettre d'amour d'Ingrid Persdotter*. Cette nonne du couvent Vadstena était amoureuse du chevalier Axel Nilsson, cela fit d'elle un poète – pour une fois ! Peut-être aurait-elle pu l'être plusieurs fois, si elle l'avait désiré. Si vous lisiez certaines lettres d'Ina F., vous pourriez croire qu'il s'agit d'un vrai écrivain.

Il y a des gens qui n'ont jamais écrit – mais lorsqu'ils se trouvent en voyage, ils rédigent d'excellentes lettres.

Ou bien, prenez Egron Lundgren ou Scholander... (Ah, mon Dieu, je commence à me fatiguer, jamais je n'arriverai à finir.)

Un individu nommé Meltzer a noté tout ce qu'il a vécu – c'est un vrai écrivain, un grand auteur. *Un écrivain n'est que greffier de sa propre vie.*

Börne a écrit *Comment devenir un écrivain original en trois jours* – lisez cet ouvrage ! Il dit vrai !

Quatrième chapitre.

Celui qui a vécu a quelque chose à raconter ; celui qui a quelque chose à raconter est *écrivain* !

Celui qui est en colère parle bien – et écrit encore mieux. Celui dont la colère est dirigée contre la vulgarité et la bassesse est un auteur noble !

Celui qui a un chagrin ne peut pas en parler sans s'échauffer, sans s'enflammer ; celui-ci devrait se faire écrivain, il pourra toujours compter – au moins – sur de la compassion.

Mais je ne sais pas écrire ! Si, tout le monde a appris à le faire ; ne vous arrive-t-il pas d'écrire des lettres formidables ?

Il est plus facile de devenir écrivain que de faire n'importe quoi d'autre, car à l'école nous avons tous appris l'orthographe ; si, au lieu de cela, on nous avait appris à peindre, etc., nous aurions pu devenir des peintres, et ainsi de suite. (Excusez-moi, mais je suis si fatigué, si excité !)

Cinquième chapitre.

Contient une annexe : *Exhortation à un jeune écrivain* de Kellgren.

« Jeune auteur (= comédien), désireux de savoir si ta vocation est vraie ou non, porte ta main à ton cœur ! Quelle impression produisent sur toi les choses qui t'entourent ? La vérité, la vertu, la justice, la patrie, l'humanité – serais-tu capable de prononcer ces mots sacrés sans que ton sang se réchauffe, sans que ta chair frémisses ? La folie de tes semblables ne t'inspire-t-elle que de la raillerie ? leurs vices que du mépris ? leurs malheurs que de la pitié condescendante ? Quel est le but que se fixe ton talent ? S'agit-il d'obtenir un titre, une décoration, une distinction qui t'élèverait au-dessus du troupeau, une existence plus aisée ? La bienveillance de la cour, les louanges de la bonne société ? Cherches-tu seulement à poursuivre ton chemin en laissant le monde poursuivre le sien, sans t'en soucier et sans donner du souci à personne ? Alors, mon jeune ami, crois-moi : ce n'est pas toi qui, par ton génie, es appelé à parler au peuple. N'essaie donc pas de t'élever au-dessus de la médiocrité. Sois probe, sois aimable, sois bien élevé ! Ton nom vivra tant que tu vis, puis il disparaîtra. – Mais si, à la vue de ce qui nuit à l'harmonie universelle, de ce qui offense la raison et la vertu, si à la vue – et même à la simple rumeur – de tout cela ton sang se met à bouillir, ton cœur à battre, si le souffle commence à te manquer, si tes yeux se remplissent de larmes, si mille pensées envahissent ton cerveau, si tu oublies qui tu es, si tu t'identifies à cet homme vertueux qui souffre, à cet autre esprit éclairé qui est persécuté, au citoyen, au philosophe, à ton prochain... alors réponds à l'appel divin de ton génie et

ne cherche pas en vain à étouffer le feu, ce feu qui, pareil à celui de la foudre, ne s'éteindra pas avant de t'avoir calciné. Que ton destin puisse s'accomplir : "Sois grand – et sois malheureux !" »

Sixième chapitre.

J'y suis enfin, mais j'ai été obligé d'escamoter tant de choses !

Ne vous fâchez-pas ! Je ne sais pas si j'ose... Tant pis : j'ose !

Vous vous tourmentez, agacée par tant de méchanceté, de vulgarité, de bassesse – mais vous ne pouvez pas le dire. Dans ce cas, écrivez ! Et ceux-là même auxquels vous ne pouvez pas le dire et qui vous haïraient en entendant la vérité, vous applaudiront !

Vous rêvez d'être actrice pour pouvoir leur jeter à la figure des paroles vraies, pas pour autre chose. Imaginez un instant que, devenue actrice, vous soyez contrainte de cajoler le vice, de flatter la vanité, de justifier les abus, et cela cent fois de suite, pour pouvoir *une fois* exprimer le fond de votre pensée – quelle souffrance, n'est-ce pas !

J'avais voulu débiter comme Karl Moor ; après trois mois de mortifications indescriptibles, je fus autorisé à apparaître devant le public censé représenter le peuple, ce peuple auquel on cherche à s'adresser. Le grand moment venu, je fis mon entrée sur la scène : un barbier ivre, venant d'un bal masqué, coiffé d'un bonnet de fou avec une plume de coq, les manches de

la veste affublées de grelots, j'incitai d'autres scélérats, tueurs à gage, à poignarder un homme noble. Puis, lorsqu'une femme, s'interposant entre lui et eux, lui sauvait la vie, je devais rester devant elle et me faire abreuver d'injures, moi et mes acolytes, me laisser anéantir par des propos que j'admiraais de tout mon cœur, auxquels j'aurais souscrit sans hésiter. Je quittais le plateau au son des applaudissements qui attestaient la noblesse de cette femme et ma propre ignominie. Alors, ne parlez plus d'illusions devant moi !

Pensez-vous que le comédien et l'écrivain diffèrent tellement par leurs objectifs, leurs intentions, leur vie intérieure, leurs façons d'agir, qu'une longue distance sépare l'un de l'autre ? Nullement ! J'ai commencé à écrire après avoir été engagé au théâtre – c'était mon apprentissage ! Et pourtant, trois mois auparavant j'avais été aussi convaincu de ma vocation de comédien que vous êtes de la vôtre, sinon davantage (je m'excuse !).

Du feu, l'un comme l'autre ! Pas de différence (ah, voici que je n'ai plus de papier à lettres !), pas de différence entre les deux ! Ils ont le même but !

Alors, écrivez !

C'est votre devoir, en tant que femme, de faire entendre votre opinion sur les questions où l'homme, qui les voit de l'extérieur, ne peut pas se prononcer. Vous devez apporter votre contribution au débat qui nous concerne tous.

Vous n'avez pas de sujet ? Notez tout ce que vous ne dites pas lorsque vous êtes assise avec un ouvrage, tout

ce que vous auriez voulu dire quand vous êtes indignée, prête à faire un éclat, mais condamnée à vous taire, décrivez ce que vous confie votre mari, ce qu'il ne dit qu'à vous – sans pour autant trahir sa confiance, ce qui constitue un immense avantage ! Quelles que soient les circonstances, vous serez toujours en état de les supporter, de conserver votre calme ; vous allez lui permettre de soulager son cœur, vous supporterez les injustices, car vous vous répérez sans cesse : tôt ou tard, la vérité éclatera en plein jour ! Tout le secret consiste à trouver des déguisements efficaces, mais aussi... à savoir se taire ! Le silence est sacré. Ce qu'on a raconté, ne serait-ce qu'une fois, avant de l'avoir couché sur papier, est perdu.

Voici comment cela se passe. C'est la nuit, tout est silencieux. Au lieu de jouer des sonates en mettant la sourdine à votre piano, vous prenez quelques feuilles de papier et un stylo. (Mais pour l'amour de Dieu, n'écrivez pas de poésie ! On ne peut rien mettre dans des lignes aussi courtes, alors qu'on déborde de choses à raconter.)

Écrire, pour vous, revient simplement à se souvenir : pensez à un épisode de votre vie, petit mais pas insignifiant. Commencez par le délimiter. Veillez à ce qu'il possède un début et une fin, surtout une fin : on doit savoir où l'on veut en venir !

Vous prenez le stylo. Vous commencez par une description. Je présume que vos pensées vous ramènent à votre vie au couvent, elle a eu de l'importance pour vous et elle contient certainement quelques détails qui

sont beaux, captivants et – surtout – *inédits*. Si vous saviez comme je suis curieux ! Vous développez donc ce thème. Le début sera sans doute le départ de la jeune fille de sa maison natale et son arrivée dans un nouveau lieu. Faites une description pour planter le décor et renseigner le public.

Ch. I.

« Par une belle matinée d'été » (si ce n'est par un affreux soir d'automne) « une diligence... » ou bien un train... « Une jeune personne assise... » (Elle est donc en route pour le couvent.) Vous vous rendez compte : des millions de lecteurs brûlent d'envie de connaître à quoi peut penser une jeune fille – sans vous, ils ne le sauront jamais.

Une chose peut arriver : vous vous en lassez. Vous relisez ce que vous venez d'écrire, cela vous paraît, disons, niais. On a souvent cette impression. Alors, voici ce qu'il faut faire :

Prenez une feuille de papier à lettres et écrivez ceci :

« Paris o/o oo

Chère amie,

le voyage fut épouvantable... la pluie faisait rage... assise dans un coin... assaillie de pensées... »

Cela devrait être plus facile, car il est plus facile de dire « je » lorsqu'on raconte quelque chose. La première lettre traitera donc des impressions du voyage et donnera quelques renseignements sur la maison natale

qu'on a laissée derrière soi, quelques indications sur le passé.

Ensuite, on raie « chère amie » et « Paris o/o oo », et personne au monde ne pourra deviner qu'il s'était agi d'une lettre. Cela fait, on barre le mot « épouvantable » et d'autres du même genre, qui s'y sont glissés, car messieurs les lecteurs n'aiment pas les voir imprimés !

La seconde lettre décrira l'entrée au couvent. Une description minutieuse : tout cela est totalement inconnu pour nous autres rustres !

Mon Dieu, quel dommage que vous ne puissiez pas écrire en français !

De cette manière vous obtenez la division en chapitres.

Ensuite, ce sera la première altercation avec la mère supérieure !

Pensez à la jubilation de pouvoir lui jeter à la figure tout ce que vous n'avez probablement jamais pu lui dire, ni à elle ni à personne d'autre !

Quel récit ! Puis ce sera le tour du confesseur ou quelque chose de ce genre. Pensez au plaisir d'arracher le masque d'un tartufe ! Plus tard, vous surprenez une conversation de deux jeunes novices ! Puis, une amie vous raconte son histoire... et ainsi de suite !

Je suis épuisé !

Mais je dois vous demander une chose à tous les

deux : quand demain à six heures je viendrai vous voir, n'abordez pas ce sujet ! C'est devenu chez moi une idée fixe.

Vous êtes tous les deux des êtres d'exception, vous pouvez comprendre et accepter cette longue histoire !

Quand la nouvelle sera achevée, je la lirai – mais pas avant ! pas avant ! – et vous serez guérie de ce mal, l'envie de devenir actrice. Vous retrouverez le bonheur et la paix !

Adressez ces lettres à votre époux. Une par jour ! Vous serez alors sincère – et par là-même originale ! Lui pourra vous dire ce que nul autre ne vous dira, votre travail aura un but, vous ne vous en lasserez pas en cours de route, vous aurez toujours un public assuré dans votre propre foyer, son approbation sera silencieuse, mais plus réconfortante, plus chaleureuse que les applaudissements de toute une salle de théâtre...

Quant à moi, je vous donne ma parole : je ne ferai que lire le manuscrit, sans me poser de questions sur l'auteur, je ne m'arrogerai jamais le droit de vous interroger là-dessus, je considérerai tout cela comme un fruit de votre imagination, guère plus qu'un livre ! Et n'en *parlons* plus !

Pensez-en ce que vous voulez ! Je ne sais pas pourquoi je vous ai écrit ces choses. Je crois avoir été sincère, ça m'est venu tout naturellement, et je suis sûr d'avoir raison !

Si vous considérez que je suis fou, libre à vous de le faire, mais ne me le dites pas ; sinon je vous montrerai la lettre que j'ai adressée à un pasteur qui tient une

clinique psychiatrique, pour lui demander de m'y admettre ! Si je suis encore en vie (je parle de la vie spirituelle), c'est grâce à vous, et vous n'imaginez pas combien je souffre de ne pas pouvoir vous dire à quel point vous m'êtes chers ; en le faisant à présent, j'ajoute que je souhaite de tout mon cœur vous voir jouir d'un bonheur sans faille, en harmonie avec vous-mêmes.

Vous portez un lourd fardeau, l'un et l'autre, des choses qui ne se laissent pas exprimer et qui ne pourront jamais le faire autrement que par le moyen que je viens de vous indiquer.

Imaginez donc : si ma prophétie se réalise, vous n'aurez plus besoin des autres, vous n'aurez plus besoin de prononcer tout haut ce que des nains ont écrit ! Si seulement vous saviez combien je m'afflige de vous entendre admirer un pauvre hère comme moi.

Vous lisez à haute voix les mots des autres afin d'exprimer vos propres pensées. Ah, c'est indigne de vous ! Je sais, il s'agit là d'idées enracinées qui font des gens des esclaves. Pourquoi rester sur le seuil quand on a le droit d'entrer ? Votre propre voix ne compte-elle pas autant que celle des autres ? Songez à tous ces vauriens qui noircissent les pages, à des centaines de leurs pareils qui devraient porter une muselière et qui ne cessent de japper, à ces milliers qui écrivent alors qu'ils n'ont rien à dire !

Bonne nuit !

À présent, je comprends : c'est parce que je ne vous quitte jamais sans avoir reçu de vous une bonne parole,

un réconfort, tandis que, pour ma part, je ne vous ai jamais rien donné, que j'ai voulu, moi aussi, votre indigne protégé, vous adresser un vrai sermon ! Et maintenant, je n'en peux plus !

Votre
August Strindberg

16. *À Gustaf Wrangel et Siri Von Essen*

Dimanche matin. 27/6 75

(Suite)

Vous dites que vous n'êtes pas capable d'écrire. Comment le savez-vous ? C'est ce que je pense toujours, mais dès que je me retrouve devant une feuille de papier, ça va quand même, tantôt bien tantôt mal. Quand on est animé par un souvenir, les mots viennent tout seuls, on ne sait pas d'où, on s'étonne soi-même d'avoir trouvé un mot percutant, et de joie de l'avoir trouvé on en trouve plusieurs autres. Sent-on la colère monter, le style y gagne, car la colère est la plus forte de tous les mouvements de l'âme ; se rappelle-t-on un chagrin, on devient éloquent sans même avoir besoin d'y penser expressément.

Vous dites que vous n'avez pas d'érudition. Dieu nous garde de ces auteurs qui resservent au public ce qu'ils ont lu dans des livres ! Ce sont les secrets de l'âme humaine que nous voulons connaître, c'est l'histoire naturelle du cœur humain depuis mille ans qu'il nous appartient d'écrire, et chacun de nous doit y contri-

buer. Rousseau était un apprenti horloger ignorant lorsqu'il inaugura une nouvelle époque ; Shakespeare, un comédien encore plus inculte. Lui, qui dans ses meilleurs drames met en scène des Romains, ne connaissait pas un mot de latin et se servait de traductions.

Savez-vous quelle est la culture de Frans Hedberg ? Je le sais, moi !

Pensez-vous que Sehlstedt était capable de lire un livre étranger sans l'aide d'un dictionnaire ? Per Thomasson n'a-t-il pas raconté, il y a longtemps, quelques jolis épisodes de sa propre biographie sur ce même sujet ?

Vos objections tombent l'une après l'autre ! Puisque vous ne pouvez pas devenir actrice, résignez-vous ! Et une fois que vous l'aurez fait, pour retrouver l'équilibre intérieur, il ne vous restera qu'une solution : écrire ! Écrivez, afin de ne pas devenir ce que vous appelez une fainéante. Pour ma part, je ferai d'autres choses encore pour vous aplanir le chemin.

Vous devriez vous faire connaître au public le plus vite possible. Alors faites ce que je vous ai dit : prenez le même sujet, mais conservez la forme épistolaire, avec les dates et tout le reste, puis nous enverrons le récit au *Illustrerad tidning*. Voir ses propres mots imprimés produit un effet prodigieux ! Je vous envie un sujet aussi intéressant. Faites en sorte que les lecteurs croient que cela se passe de nos jours. Imaginez donc : des lettres d'un cloître français ! Faites-en un vrai couvent de religieuses, vous serez irrésistible ! Donnez libre

cours à votre imagination, vous en avez le droit !

L'avantage de débiter dans un périodique est de pouvoir échapper à la critique, du moins à la critique publique. Si c'est une réussite, vous en entendrez parler autour de vous ; si c'est un échec, il n'y aura que du silence et c'est bien ainsi !

En cas de réussite... eh bien, dans ce cas je n'aurai plus besoin de vous adresser des lettres comme celle-ci. Et vous, vous écrirez une pièce, d'un acte, pour commencer. Votre baron vous aidera à en tracer le plan, vous aviez déjà quelques idées là-dessus, tous les deux, n'est-ce pas ?

Et si cette pièce est jouée – alors vous rendrez grâce au Seigneur de n'avoir pas pu devenir ce que vous souhaitiez !

(Un autre avantage de débiter dans un périodique est qu'obligé d'écrire des choses assez brèves on ne risque pas de se lasser.)

Maintenant, écoutez mon avis, relisez mes épîtres précédentes, il me semble que j'ai réussi à y répondre par avance à toutes vos objections.

Avant de vous mettre à la besogne, ressouvenez-vous de tout ce que vous avez vécu pendant la période en question. Au début, vous croirez que cela n'a rien d'intéressant – puis un détail vous accrochera – le sang vous montera à la tête – rappelez-vous une injustice subie – mettez-vous en colère – repensez à vos rêves théâtraux dans les murs du couvent – laissez l'abbesse (ou quel que puisse être son titre) vous surprendre en train de déclamer un rôle – ragez contre ceux qui vous

ont envoyée ici pour tuer votre rêve le plus cher – laissez un jeune monsieur, certain de posséder toute la sagesse du monde, vous dire que vous vous bercez de chimères – anéantissez-le par votre conviction inébranlable – n’oubliez pas que vous êtes libre de vous moquer – de vous-même, des autres ! Faites apparaître des ennemis invisibles, imaginez des adversaires – faites changer d’avis l’insensé qui prétend qu’il est aussi bien d’être écrivain que d’être artiste – faites tout ce que vous voulez – soyez « folle » – il n’est pas donné à tout le monde de l’être, et parmi ceux qui possèdent cette heureuse capacité, il y en a peu qui osent s’en servir !

Il existe quelque chose qu’on appelait pécher contre le Saint-Esprit ; à mon avis, on entendait par là : *résister à sa vocation*. C’est le seul péché pour lequel il n’y avait pas de pardon – réfléchissez-y !

Qui est fort est Dieu!*

Hier, vous n’avez pas eu le temps de réfléchir à mes lettres. Faites-le la prochaine fois !

Pour l’instant, je n’ai plus rien à dire !

Sans adieu!*

Votre
August Strindberg

Merci pour hier ! Aujourd’hui, j’ai écrit quinze nouveaux vers du *M{aître} O{lof}*, cela en fait cent cinq au total. Calculez vous-mêmes quand il sera fini !

Je m’en vais faire une partie de boston, et je penserai à vos whists quand j’aurai des mauvaises cartes.

Ayez une pensée pour moi lorsque l'horloge sonnera sept heures : mon âme sera alors postée derrière la chaise de M. le baron ; Mme la baronne, plus réceptive, croira entendre un murmure émanant des cartes, le baron, lui, n'entendra qu'un léger bruit dans la boîte aux jetons rouge. Surtout, ne riez pas, sinon on voudra connaître la raison de ce rire, et vous serez obligés de mentir !

17. *À Gustaf Wrangel et Siri Von Essen*

Lundi après-midi ! [Le 28 juin 1875]

Suite de la conversation, interrompue par le passage de la charrette du boulanger, devant la pharmacie de l'Étoile polaire !

Vous disiez que, n'ayant pas vraiment vécu, vous n'avez rien à raconter. Premièrement, ne prenez pas mes considérations décousues pour des articles de foi. Deuxièmement, avoir vécu ne signifie pas nécessairement avoir été actrice, instituteur, émigré, prêtre, médecin, etc. Les individus qui ont eu une pareille existence mouvementée – et qui n'ont pas réussi à y découvrir une idée générale, ni à trouver un fil conducteur, ni à comprendre le sens profond de ce qu'ils ont vu –, ces individus deviennent des mémorialistes ou bien s'adonnent à la littérature de rail et de vapeur (cf. Claude Gérard). Toutefois, cela ne signifie pas que celui qui a des choses importantes à dire ne tirera pas

profit d'une vie agitée : elle lui fournira pour ainsi dire une garde-robe, des tenues permettant de déguiser ses pensées – mais rien au-delà !

Vivre : c'est avoir les yeux ouverts – observer avec attention – réfléchir sur les événements – mais aussi sentir intensément – être capable de souffrir ! Ce dernier mot a besoin d'être expliqué. Souffrir ce n'est pas (uniquement) : avoir à supporter une belle-mère, ne pas pouvoir se laver quand on aime la propreté, être accusé de mensonge quand on vénère la vérité, ne pas manger à sa faim, etc. Certes, tout cela, ce sont des souffrances, mais – premièrement – des souffrances avilissantes qui rendent l'individu pire qu'il ne l'est (même celui qui est suffisamment fort pour les tourner à son avantage), de ce fait, elles ne peuvent pas constituer un vrai capital pour un écrivain (la pauvreté a cessé d'être intéressante avec l'avènement du Second Empire). Deuxièmement, ces souffrances-là sont relativement faciles à supporter, et leur impact n'est pas considérable, car elles ne concernent que la sphère privée – or, malheureusement, l'être humain n'est pas aussi égoïste qu'il en a l'air, croyez-moi ! Il existe des souffrances plus grandes. Par exemple : pourquoi l'oppression en général nous fait-elle tellement souffrir ? Je crois que le processus émotionnel se déroule comme ceci : tout d'abord, c'est moi qui subis un préjudice – ah, c'est affreux ! Il me suffit de jeter un regard à droite ou à gauche pour voir aussitôt qu'un autre est pris dans le même tourment. Alors je souffre avec lui. La douleur devient deux fois plus forte !

Ensuite, j'en aperçois plusieurs autres, le sang me monte à la tête. Dans cet état d'excitation, j'ai l'impression que le monde entier souffre d'oppression. Ma douleur devient mille fois plus forte – je prends sur moi les souffrances de tous – je deviens une sorte de Christ – je deviens le représentant de l'humanité – ce n'est plus de la rancune que j'éprouve – c'est du courroux, comme celui de Moïse à une occasion que je ne me rappelle plus !

Composez ! En ayant mal aux jambes je n'aboutirai jamais à l'idée que le monde entier souffre de la même infirmité, et s'il m'arrive de rencontrer quelqu'un qui en est également sujet, je m'écarterai de son chemin, comme lorsque deux bossus se croisent. Si, en revanche, je vois un homme en bonne santé, je n'éprouverai à son égard que de la jalousie, c'est inévitable ; mais la jalousie est un sentiment qui laisse derrière lui des traces sales !

J'avais l'intention de continuer, mais... j'ai fait une sieste et me suis réveillé en larmes – je ne me souviens pas de mon rêve. Vous ne m'en tiendrez pas rigueur, n'est-ce pas ? Ma parole, cela me dépasse : trouvez-vous amusant d'écouter les jérémiades de quelqu'un qui ne fait que se plaindre ? Mais je vous épargnerai...

Oh comme j'ai envie de t'atteindre, petite fleur bleue qui pousse sur les hauteurs du Saint-Gothard ! Tu t'appelles *Artemisia*, armoise ! Artémise, c'est Diane ! Tu es donc chaste comme Diane, et l'ivresse que tu

procures a la pureté du sommeil matinal d'un petit enfant!

Sur l'étiquette de l'absinthe on voit la croix rouge – c'est parfait!

Vous dites que vous ne savez pas écrire. Soit! Mais on peut tout apprendre – alors apprenez!

18. *À Siri Von Essen*

[30 juillet 1875]

Madame la Baronne de W.

Madame!

Supposé que vous ayez oublié tout ce qui concerne notre pauvre pays jusqu'à la langue, je me sers de sons plus chers à votre oreille!

Mille remerciements de vos Compliments inclus dans la lettre de ce cher Baron, dont je ne voudrais jamais survivre les journées passées cette dernière semaine. Ah! Savez-vous ce que c'est que d'être désillusionné!

J'avais, moi, pauvre petit désolé, j'avais déjà mes Alexandrins préparés qui se commenceraient comme ça:

Après de si longue soyez la bienvenue!

Je ne me souviens que de la rime: attendue!

Ah! Nous sommes comme de vieux garçons! Il n'y a guère quelque restaurant que nous n'avons pas visité pour chercher de quoi paître nos âmes dévastées.... Mon Dieu –

L'heure est sonnée et il ne faut pas manquer le bateau

Revenez

Et vous serez

La bienvenue

Longtemps attendue

Et maintenant

En avant!

Le bateau

S'en va.

Ah et Oh!

Il n'y a

Plus de quoi –

M. le Baron

Me prend le papier

Mon Dieu!

Adieu

Pardon!

Votre

*August Strindberg**

19. *À Gustaf Wrangel et Siri Von Essen*

Le 17 août 75

Mes très chers amis!

Combien de fois ai-je chanté devant vous mes plaintes qui vous faisaient pleurer! Aujourd'hui, j'aurais aimé accorder mon instrument dans le mode majeur et vous offrir un air d'allégresse, mais les cordes sont rompues! J'aurais voulu vous dire une infinité de

choses, vous remercier chaleureusement, vous souhaiter le bonheur de tout mon cœur – mais me voici muet.

N'ai-je donc rien à vous dire, à vous qui m'avez trouvé abandonné dans le désert, grelottant, qui m'avez permis de me réchauffer au feu de votre foyer, qui m'avez donné une place à la grande table de votre cordialité, à moi, enfant égaré, que vous avez si vite réussi à remettre sur le droit chemin, à qui vous avez rendu la foi en quelque chose d'autre que le mal !

Je me suis réchauffé aux rayons de votre bonheur, de votre amour – j'ai pu jouir d'une petite parcelle d'éternité déjà ici-bas – j'ai eu droit à tout cela – et désormais, à nouveau : je crois !

Hier, l'espace d'un instant, tout s'était assombri : je pensais vous avoir perdus. C'était étrange : si c'est ainsi, me disais-je, vous deviez sans doute vous sentir responsables de m'avoir jeté dehors sans même vous soucier de me remettre entre de bonnes mains. Il m'arrive de penser que je vous suis à charge, alors je me console en me disant que c'est la providence divine qui m'a placé sur votre chemin. Imaginez seulement dans quel affreux état je me trouvais à l'époque, abandonné, anéanti, désespéré, aigri, pire encore : méchant.

Dans un instant de tristesse, réjouissez-vous à l'idée d'avoir sauvé une âme humaine !

Que Dieu vous bénisse, vous qui êtes si bons, le jour de votre anniversaire de mariage et toujours !

Votre
August Strindberg